

La Vie tragi-comique de Georges de Scudéry

par Charles CLERC

(Préface de G. Lenotre. — Les Éditions Spes).

M. Charles Clerc a su entendre un regret de Théophile Gautier déplorant que personne ne se fût occupé de la biographie de Georges de Scudéry. Parlant de Benserade, Mme de Sévigné avançait : « Avec un crible, il en demeurerait fort peu. » Malgré la sympathie qu'il éprouve pour son personnage, M. Charles Clerc est bien obligé de reconnaître l'oubli absolu où sombre le matamore des lettres — il pourfendit ses adversaires exclusivement sur un pré de papier blanc —, où sombre également sa sœur Madeleine, aussi féconde, du moins par le cerveau. Leurs contemporains leur firent une renommée bruyante ; la postérité n'a pas eu le courage de les lire. Les tragi-comédies de Georges nous sont aussi étrangères que le royaume de Prusse puérilement imaginé par sa sentimentale sœur.

Et pourtant la figure de Scudéry est fort curieuse en cela, comme l'écrit très justement M. G. Lenotre, qu'elle résume une époque, caractérise toute une société. En retraçant la carrière de ce

« Capitaine Fracasse » de notre histoire littéraire, M. Charles Clerc fait revivre, en effet, dans ce livre spirituel, charmant, les assidus de l'hôtel de Rambouillet, de la Chambre bleue d'Arthénice, les auteurs chers aux Précieuses et les Précieuses elles-mêmes. M Charles Clerc est un érudit, un érudit d'un goût très sûr, ne conservant que le miel de ses longues et savantes recherches. Il n'a donc, heureusement, pas écrit une « vie romancée », chargé sa brillante étude de fanfreluches superflues. Ici, la vérité suffit pour donner à chaque page le pittoresque et la couleur. Boileau, dit encore M. G. Lenotre, « n'eût certes jamais prévu que la vie et l'œuvre de l'écrivain jugé par lui le plus rébarbatif de tous, pussent fournir la matière d'une étude si attrayante et si savoureuse. »

Un exemple des appels de pied de Scudéry. Nous le trouvons dans son ouvrage de début : l'édition des poèmes de son ami Théophile de Viau.

Je ne fais pas de difficultés, décrète Scudéry, de publier que tous les morts et tous les vivants n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux génie ; et si, parmi ces derniers, il se

rencontre quelque extravagant qui juge que j'offense sa gloire imaginaire, pour lui montrer que je le crains autant que je l'estime, je veux qu'il sache que je m'appelle

De SCUDÉRY.

C'est pourquoi Scarron, dès qu'il apprit la fanfaronade, prit sa plume pour rimer cette parodie :

*Je m'appelle Scarron,
Je loge en la seconde chambre
Tout vis-à-vis l'hôpital Saint-Gervais.
Quoique perclus de plus d'un membre,
Si quelqu'un en fait le mauvais,
Qu'il se montre ou se nomme :
Il a trouvé son homme.*

Mais sa fidélité à ses amis fait passer sur bien des ridicules du rodomont. Quand il dédia son *Alaric* à Marie-Christine de Suède, la reine lui annonça le présent d'une chaîne d'or de mille pistoles, à la condition que l'auteur fit disparaître du poème, le nom du comte de Lagardie, qui avait cessé de plaire. Scudéry préféra sacrifier la chaîne. Et l'ami Lagardie oublia de le remercier.

Il a écrit des vers grotesques. Il a prêté à un amoureux ce langage :

Pouvez-vous voir de l'eau sans penser à mes larmes ?

Et il arriva à Silvie de répondre à son « mourant » Lygdamon :

Chaste, je n'ai point eu d'enfant jusqu'à ce jour.

Mais M. Charles Clerc en a trouvé d'une belle tenue :

*Lorsqu'en un grand destin l'on ose s'élever,
La gloire est d'entreprendre et non pas d'achever.*

Et d'autres, charmants, dans les douze sonnets sur la « Fontaine de Vaucluse », et « passim ». « L'on vient à se demander, remarque le biographe, si la compagnie des Précieuses n'a pas gâté notre poète. Et M. Charles Clerc insiste :

Nous voyons, peut-être, un peu trop le grand siècle à travers les jugements sans appel de Molière et de Boileau. Courteline, après Jules Lemaître, aime le sonnet d'Oronte, ne le trouve pas si ridicule. Edmond Rostand ne cachait pas ses sympathies pour l'esprit précieux « à qui l'on est redevable de toutes les élégances de sentir et de penser du siècle de Racine ». En explorant, le crible en main, les meilleures pièces de Scudéry, on garde l'impression que sa disgrâce fut excessive. Il ne méritait pas cette inconsciente conspiration du silence, cette écrasante indignité.

Un grotesque ? Un fantoche ? Un matamore ? Sans doute... Mais, dans son outrance même, un type bien latin. Moustache de chat, feutre emplumé, fou comme don Quichotte, fier comme Bragance et vantard comme Tartarin, ce bohème de lettres d'autrefois a des titres à notre indulgence. On l'oublie, on l'ignore, on ne le comprend plus. Après tout, c'est peut-être dommage...

Georges de Scudéry, qui mourut à Paris le 14 mai 1667, était né au Havre le 2 août 1602 – une soixantaine d'années trop tôt.

On ne saurait parler de lui sans évoquer la fameuse « Querelle du Cid ». Rendons grâces à M. Charles Clerc. Ce chapitre enchantera les lettrés, et tous ses lecteurs ne goûteront pas moins les pages consacrées à « Scudéry, gouverneur de N.-D. de la Garde ».

Soldat et poète, il n'était pas riche : deux métiers, dit-il lui-même « qui n'ont jamais été soupçonnés de bailler de l'argent à usure, et qui voient souvent ceux qui les pratiquent dans la même nudité où se trouvent la vertu, l'Amour et les grâces,

dont ils sont les favoris ». Cette nomination fut donc accueillie comme une aubaine. Pourtant, il ne commanda pas longtemps le fort. Sa sœur, la Précieuse raisonnable qui réparait de ses deniers les fantaisies de son frère — et c'est à ses besoins d'argent que l'on dut le « Grand Cyrus » et « Clélie » — l'y avait accompagné. Ils s'y ennuyèrent aussi mortellement que nous, si nous étions dans l'obligation de lire leurs œuvres. D'autant plus que la maigre solde faisait redouter au gouverneur le sort de Prométhée :

*La Faim, ce vautour effroyable
Et que l'on doit tant redouter,
Avec un bec impitoyable,
Y viendrait me persécuter.*

*Sur ce mont, si près de la nue,
Nulle herbe n'apparaît aux yeux,
L'eau même y serait inconnue
S'il n'en tombait jamais des cieux.*

*C'est sur cette roche infertile
(Quoiqu'assez féconde en honneur)
Que toute bouche est inutile,
Jusqu'à celle du gouverneur.*

Douzain lestement troussé, qui donne raison
à M. Charles Clerc.

Ils revinrent donc à Paris, par le coche d'eau, et ce fut à la « couchée » de Valence qu'il leur arriva une aventure fort drôle, du moins pour nous, et que l'on peut considérer comme le pendant des deux chapons de Paul-Louis Courier, dans la lettre si connue : « Un jour nous voyagions en Calabre... »

On avait dressé leur couvert dans une salle particulière où, bientôt, retentirent des éclats de voix qui attirèrent l'attention de l'aubergiste.

— Voyons, que faisons-nous du prince ? demandait avec fougue le gentilhomme à mine d'hidalgo.

— Il faut le tuer : répondait sa compagne d'une voix assurée.

Du coup, l'aubergiste s'en fut quérir quelques témoins.

— Le prince mourra ! Il faut qu'il meure ! répétait obstinément la voix de la dame.

Et la maréchassée, prévenue, arrêta les deux « suspects » qui collaboraient au roman « Artamène ou le Grand Cyrus » ! Le lendemain tout s'expliqua dans un éclat de rire. Néanmoins, Madeleine et Georges avaient passé la nuit en prison.